

Alice DUNET & Pauline LÉGER, étudiantes de la classe préparatoire ECG1A du lycée Ampère (promotion 2022-2023). Sous la direction de leur professeur de philosophie, M. David CHABIN

***PETIT PAYS*, film d'Eric Barbier (sur le génocide rwandais, 2020)**

Le film *Petit pays* d'Eric Barbier, qui reprend le livre du même nom par Gaël Faye, met en lumière le génocide perpétré par les Hutus à l'encontre des Tutsis au Rwanda et au Burundi. Nous suivons une famille tutsi dans les années 90 : une mère rwandaise, un père français et deux enfants, Gabriel (surnommé Gaby) et Ana.

Le début du film met en scène l'enfance heureuse et l'innocence de Gaby : avec sa bande d'amis du village, il vole des mangues aux voisins, s'amuse dans la rivière, joue avec ses amis dans un bus abandonné. Cependant, rapidement, la situation politique du pays se dégrade sensiblement. En effet, le soir du 21 octobre 1993, les enfants sont seuls dans la maison lorsqu'un hélicoptère la survole, et nous pouvons distinguer des coups de feu au loin. L'ambiance pesante est palpable. Le père arrive le lendemain et toute la famille se barricade. Nous apprenons par la suite qu'un coup d'Etat vient d'avoir lieu. Le Premier président démocratiquement élu au Burundi, investi le 10 juillet 1993, Melchior Ndadaye a été assassiné. Cette situation transforme directement les rapports familiaux qui se tendent : les disputes des deux parents se font de plus en plus nombreuses, mais aussi les rapports autrefois plus amicaux des enfants. L'innocence de l'enfance de Gaby et Ana est brisée.

Effectivement, les enfants sont confrontés à une violence permanente dans les rues mais aussi au sein du foyer familial. Celle-ci est illustrée à travers plusieurs scènes.

Tout d'abord, une des scènes marquantes du film est sûrement le moment où Gaby et Ana sont dans la voiture avec leur père, au volant pour traverser le village, et les corps inanimés gisent au sol. A la demande de leur père, Ana ferme les yeux. A l'inverse, Gaby affronte cette violence en décidant de garder les yeux ouverts. Le silence dans cette scène est un acteur à part entière, car il nous permet de ressentir le choc et l'horreur du moment. Nous y comprenons, également, le fait que ce moment va s'inscrire durablement dans la mémoire et l'identité de ce jeune homme.

De surcroît, à un autre moment, au cœur des tensions entre Hutus et Tutsis, un membre tutsi de la bande du village prend Gaby à part, et lui impose de faire un choix entre les Tutsis et les Français (La France a apporté un soutien militaire, financier et diplomatique au gouvernement Hutu du Président Juvénal Habyarimana contre le Front Patriotique Rwandais (FPR), créé par les exilés Tutsis, pendant la guerre civile rwandaise débutée en 1990). S'il veut vraiment montrer qu'il est un "vrai" tutsi, il doit lancer un zippo sur la voiture pleine d'essence dans laquelle est enfermé le gardien de chez lui, un Hutu. Même les enfants doivent prendre part à la violence extrême, par un pacte, en allant jusqu'à commettre un meurtre.

Par ailleurs, cette violence rentre également au sein de la famille, et notamment à travers la mère. En effet, après avoir retrouvé son frère Christian et tous ses cousins tués lors du génocide au Rwanda, Yvonne prévient sa famille du drame. Le choc est tellement immense qu'elle n'est plus elle-même, elle est dans un état déplorable.

Nous pouvons souligner l'intensité de deux scènes en particulier, entre Ana et sa mère. La première est lorsqu'elle lui raconte dans le détail comment elle a retrouvé les corps de ses cousins et de son frère, trois mois après leur mort. Puis une deuxième fois lorsque sa mère la force à répéter la chanson en Kinyarwanda, qu'elle-même est en train de chanter dans les cris et dans les pleurs. Après l'intervention du père, Yvonne finit par jeter un verre au visage d'Ana. De là, nous comprenons que la mère a sombré dans une certaine forme de folie. Ainsi la relation mère-enfants est vivement altérée, voire détruite, par le génocide rwandais, ce qui représente un véritable traumatisme pour les enfants.

Enfin la scène finale est à la fois d'une grande émotion mais aussi inquiétante. Assurément, lorsque Gaby retourne dans son pays natal après avoir fui vers la France, il retourne dans sa maison d'enfance, vide, sombre, austère, et découvre sa mère qui chantonne encore seule en Kinyarwanda... (perdue dans ses pensées... perdue pour tous et pour toujours ?).

MAUS, bande-dessinée d'Art Spiegelman (1986)

Maus est la première bande dessinée à recevoir le prix Pulitzer, en 1992. Les dessins sont sobres. Les deux tomes sont en noir et blanc. Les hachures et les gris participent de la noirceur des événements et marquent l'antériorité des faits. Les Juifs sont représentés par des souris (*maus* en allemand), animal vecteur de maladies, qui pullule, qui répugne. Ces souris sont alors chassées par des chats, les Nazis. Les Polonais sont des cochons, les Français des grenouilles...

Maus est un récit autobiographique qui alterne entre deux époques : les années 1980, pendant lesquelles Art Spiegelman écrit son livre auprès de son père à New York, et les années 1930-1940 retranscrites à partir du recueil des témoignages de sa famille, et en particulier de son père, Vladek. Le choix d'un point de vue interne permet au lecteur de se faire une idée, au-delà de la réalité historique, de la réalité vécue. La BD nous fait voir l'Histoire par le prisme d'une relation père-fils compliquée, ce qui lui donne une dimension plus intime et moins factuelle et fait que cette œuvre marque. Art Spiegelman entreprend donc l'écriture de la vie de son père Vladek, juif polonais déporté à Auschwitz en 1944 avec sa femme, Anja Spiegelman. L'auteur, qui est donc le fils, questionne alors Vladek sur ses conditions de vie de l'avant-guerre, du ghetto, du camp de concentration d'Auschwitz...

Vladek est un petit représentant en commerce et son épouse est d'origine aisée. En septembre 1939, l'armée allemande envahit la Pologne et les drapeaux nazis irriguent progressivement l'ensemble du pays. Entre 1940 et 1944, pendant l'occupation allemande de la Pologne, Vladek va de cachette en cachette. Il est fait prisonnier de guerre mais s'en sort, sain et sauf.

En 1942, le génocide commence. Les camps et les chambres à gaz entrent en activité. La mise à mort est organisée, planifiée, industrialisée. Les contrôles sans raison se multiplient. La famille est rusée et évite le pire. Le couple montre toujours ses papiers de travail par exemple.

Si, grâce à sa ruse et sa fortune, la famille polonaise réussit à échapper aux camps durant de nombreuses années, la chance tourne en 1944. Vladek est conduit à Auschwitz et Anja à Birkenau. Ils y vivent alors l'insalubrité et les maladies, le travail forcé et les coups, l'humiliation, l'odeur des morts et toutes les atrocités des camps. Vladek fait preuve d'une

grande intelligence. Par exemple, il change souvent de « kommando », et se fait alors des contacts, notamment des kapos. Il fait toujours bonne impression et se montre serviable pour tenter d'échapper à la mort. Il met en œuvre ses compétences acquises avant son entrée dans les camps. Il touche à tout : menuiserie, zinguerie, cordonnerie, et même cours d'anglais. Grâce à ce travail exemplaire, il perçoit des avantages comme l'augmentation des rations de nourriture, le droit à de nouveaux vêtements ou du papier pour écrire des lettres à sa femme, à Birkenau.

En janvier 1945 ont lieu les marches de la mort. Lorsque l'Armée Rouge se rapproche des camps polonais, les Nazis déplacent les survivants vers l'Allemagne, dans d'autres camps. Anja et Vladek survivent aux camps d'extermination.

Leur vie reprend son cours, en Pologne, puis en Suède et enfin aux Etats-Unis. À son retour à la vie, Vladek est peu agréable à vivre, égocentré, et devient même raciste. De la même manière que sa femme, son passé le ronge. Le traumatisme prend toute la place en eux. Anja se suicide en 1968.

Nous pouvons souligner que la BD montre que les enfants héritent des traumatismes de leurs aînés. D'une part, le premier enfant de Vladek et Anja, Richieu, est confié par ses parents à sa tante, Tosha. A l'arrivée des nazis dans le ghetto, elle l'empoisonne afin de ne pas subir une violence atroce infligée par les nazis. D'autre part, Art lui-même est touché par l'histoire de ses parents, raison pour laquelle cette BD d'envergure internationale (comme en témoigne sa récompense du prix Pulitzer) voit le jour. La relation filiale Art-Vladek est au cœur de ce récit autobiographique.

Art Spiegelman cite Samuel Beckett à propos du récit du génocide : « *Chaque mot est comme une tâche inutile sur le silence et le néant* » et y ajoute : « *D'un autre côté, il l'a dit.* »